

# LA THEORIE DU GENRE ET SON IMPREGNATION DANS LES PROGRAMMES DE L'EDUCATION NATIONALE : QUELLE REponse CHRETIENNE ?

Marion Duvauchel  
Professeur de lettres et de philosophie

20 mars 2014

C'est avec raison que la théorie du genre a mobilisé les chrétiens et les mobilise encore. Elle constitue un nouveau paradigme anthropologique et elle est vécue comme une attaque d'une violence inouïe contre les valeurs chrétiennes. Derrière le mot d'ordre « briser les stéréotypes », il y a clairement l'objectif de reconditionner les esprits et de reprogrammer de nouvelles valeurs.

Il faut donc une claire connaissance du cadre juridico-administratif sur lequel s'appuie cette nouvelle donne sociale qui prétend bien s'imposer dans nos écoles. En février 2013, le ministère de l'éducation nationale et cinq autres ministères ont cosigné la convention interministérielle pour l'égalité fille-garçon dans le système éducatif. Convention 2013-2018 qui s'est mise au travail et qui a fixé un cadre d'action pour mettre fin à cette « situation », ces fameux stéréotypes.

Le vendredi 8 mars 2013 lorsque la ministre de la réussite éducative Mme George Pau-Langevin a reçu les rectrices et les directrices académiques des services de l'éducation nationale à l'occasion de la journée internationale des femmes, et à cette occasion, elle a déclaré que « *déconstruire les stéréotypes répandus dans la société est l'un des objectifs de l'institution scolaire, et cela à tous les niveaux* ». Et que cette mission nécessitait une action d'ensemble à l'École et à l'extérieur de l'École, puisque les représentations sociales s'inscrivent bien au-delà des murs des établissements. Et on a bien enfoncé le clou : L'École doit être un lieu d'éducation à la mixité et où l'égalité fille-garçon doit être effective.

Ces mesures liées à la théorie du genre constituent donc une plate forme juridique, et même « la » plate-forme administrative et juridique dans laquelle désormais il s'agit de conditionner les jeunes, de reprogrammer l'homme.

En janvier dernier, la porte-parole du gouvernement soutenait que la théorie du genre n'existait pas. J'ai rédigé un article pour démontrer le contraire en m'appuyant sur cette convention qu'on trouvait alors en ligne sur le site gouvernemental et en citant *in extenso* la mesure 4<sup>1</sup>. Cette mesure me semblait la preuve éclatante qu'il était fortement question d'encadrement de la sexualité, et dans un paradigme anthropologique nouveau, celui de la théorie du genre. Deux jours après la parution de cet article, les textes officiels que je citais disparaissaient, remplacés par des photos de la ministre et des recteurs et rectrices<sup>2</sup>.

Ce qui est engagé dans la question de la théorie du genre n'est pas seulement de l'ordre des valeurs, ce qui est engagé est de l'ordre de l'anthropologie. Il faut donc déplacer le débat sur ce terrain là, parce qu'il sort des clivages politiques ordinaires, de toute coloration politique même. Et parce que cela me semble vrai, et que le devoir foncier de l'être humain est de dire la vérité.

Le programme de lettres de la classe de première est à cet égard une excellente fenêtre, témoin à la fois de la lente dissolution de l'héritage classique comme aussi de la pénétration et de l'imprégnation insidieuse de ce paradigme. S'il peut s'imposer avec cette force, c'est parce qu'il y a eu de « lentes préparations ». Et une lente érosion d'une notion fondamentale : celle de nature humaine.

Si on examine avec attention les instructions officielles de ce programme, et qu'on les analyse sous un angle d'histoire de la pensée, on verra apparaître les points où se sont joués certains choix décisifs, dont nous voyons aujourd'hui les énergies mauvaises atteindre leur plein développement.

C'est ce que je propose d'examiner, à travers la séquence de la classe de première intitulée : « la question de l'homme »

---

<sup>1</sup> Elle est jointe en annexe. Le lecteur pourra vérifier que ce qui est en question n'est pas l'égalité comme le prétendait la porte-parole du gouvernement, mais la sexualité des jeunes.

<sup>2</sup> Les articles ont été diffusés par trois sites internet, et tout mon réseau, dans un contexte de grande tension sur la question (en janvier-février 2014).

## I LA QUESTION DE L'HOMME

### 1 La nature humaine en question et en questions

L'histoire de l'Occident est inséparable de trois idées : celle de la vérité objective, universellement valable, résultat d'une contemplation pure ou d'un effort strictement rationnel ; l'idée de la personne humaine, chaque personne ayant une valeur, personne irremplaçable, libre pour une existence unique ; enfin l'idée de la technique maîtresse de la nature, multipliant les pouvoirs de l'homme et ses possibilités de richesse.

La première idée est d'origine grecque, la deuxième d'origine chrétienne, mais elle a été véhiculée dans la culture romaine, la dernière, récente est proprement européenne. L'humanisme occidental c'est la fusion dans le même creuset de la philosophie grecque, de l'esprit juridique latin et de la théologie judéo-chrétienne.

Dans ce schème humaniste, une notion était décisive : celle de **nature humaine**.

C'est cette nature humaine que la théorie du genre entend bien réinventer, et même reprogrammer selon des fondements nouveaux.

La réponse chrétienne la meilleure, c'est de proposer une véritable anthropologie, libérée d'un double poids : celui de l'hellénisme et celui des Lumières. Cette libération implique de comprendre les images données par la Révélation, et cette doctrine de la nature humaine donnée dans la Genèse, qui se déploie ensuite à travers les alliances, et enfin s'accomplit dans la dernière, nouvelle et éternelle.

Il y a donc un double effort, analyser où et comment pèse encore sur nous cet héritage greco-latin, mais aussi élaborer une anthropologie chrétienne, enracinée dans une anthropologie bibliques. Les schèmes issus de la pensée grecque ont souvent constitué autant d'œillères face au donné révélé

Qu'en est-il pour commencer de cette séquence sur la question de l'homme.

Depuis la dernière réforme, le volume d'heures d'enseignement de la littérature en classe de première a été encore réduit : de cinq objets d'étude, il est passé à quatre.

Le changement notable a consisté à modifier la séquence intitulée « Argumenter-convaincre-persuader » qui porte désormais le titre suivant : *la question de l'Homme dans les textes argumentatifs du XVIème à nos jours.....* ».

Cette séquence connaissait une dérive formelle effrayante et un appauvrissement affligeant. Elle se réduisait généralement à l'étude de l'apologue, le plus souvent dans le cadre de la thématique vague liée *l'autre*, avec pour œuvre intégrale inlassablement rabâchée l'incroyable *Candide*, relayé dans le public comme dans le privé.

Réintroduire un contenu thématique était apparemment un bien. Mais il suffit d'examiner le texte des instructions officielles<sup>3</sup> et de connaître un peu l'état de nos écoles pour se convaincre qu'il n'en est rien.

*L'objectif est de permettre aux élèves d'accéder à la réflexion anthropologique dont sont porteurs les genres de l'argumentation afin de les conduire à réfléchir sur leur propre condition<sup>4</sup>.*

*On contribue ainsi à donner sens et substance à une véritable formation humaniste afin de les conduire à réfléchir sur leur propre condition.*

*Le fait d'aborder les œuvres et les textes étudiés en s'interrogeant sur la question de l'homme ouvre à leur étude des entrées concrètes et permet de prendre en compte des aspects divers, d'ordre politique, social, éthique, religieux, scientifique par exemple, mais aussi de les examiner dans leur dimension proprement littéraire, associant expression, représentation et création.*

*Le professeur a soin de donner aux élèves une idée de la diversité des genres de l'argumentation et de leur évolution du XVIème au XXème siècle ; il leur propose à cet effet d'autres textes que ceux qu'ils ont pu étudier en seconde. En relation avec les langues et cultures de l'Antiquité, et dans une perspective humaniste de connaissance des sources, un choix de textes et de documents permettant de retrouver dans les œuvres antiques les racines de questions et de représentations touchant à la condition de l'homme.*

*Le professeur choisit des œuvres ou extraits d'œuvres qui ont fait l'objet de reprises et de variations et constituent un héritage vivant à travers les siècles. Les récits de création ou fondation, les tragédies, les*

<sup>3</sup> Ces IO constituent le cadre juridique de notre enseignement. En cas de problème avec l'Institution, l'enseignant peut se défendre à partir de ce cadre. Il est donc essentiel qu'il le connaisse précisément. C'est le cadre d'exercice de sa liberté pédagogique.

<sup>4</sup> Passons charitablement sur la syntaxe de la phrase : doit-on les conduire à réfléchir sur leur propre condition d'élèves ou leur condition humaine ?

*poèmes, mais aussi les tableaux, fresques et sculptures pourront ainsi nourrir une réflexion anthropologique que l'étude des genres de l'argumentation aura permis d'aborder selon des angles différents mais complémentaires.*

Notre anthropologie s'est élaborée dans des schèmes qui viennent de la plus haute antiquité. Trois cultures y ont contribué : la grecque, la latine et la sémite.

Du premier au IV<sup>e</sup> siècle, un effort de pensée va s'initier, assumé par une élite de penseurs, qu'on appelle les Pères et les Docteurs, et ce, dès le début de l'existence des jeunes églises. Ces penseurs des jeunes églises chrétiennes en formation, hommes de culture grecque ou latine, vont chercher à concilier la sagesse qu'ils appellent païenne et la sagesse chrétienne dont ils trouvent les éléments dans la Révélation. Rigueur et conciliation, ce sont leurs deux mots d'ordre.

La culture grecque que nous avons reçue nous est parvenue par le moule des écrits des Pères de l'Eglise ancienne. Tout ce qui a été sauvé de la culture antique l'a été par le filtre de la première synthèse judéo-chrétienne. Mais tout ce qui a été pensé dans le domaine de l'anthropologie l'a été à travers ce filtre. Autrement dit, lorsque les IO de la classe de première proposent l'analyse des « racines de questions et de représentations touchant à la condition de l'homme », elles ne se trompent pas, sauf que la culture qu'elles évoquent est la culture grecque.

C'est par ailleurs une question centrale dont on nous ne pouvons ni ne devons faire l'économie et qui déborde largement le simple cadre d'une séquence de classe de première.

Les représentations touchant à la question de l'homme, cela s'appelle les « fondements anthropologiques », et ces représentations sont d'abord religieuses, vitalement religieuses, avant d'être littéraire, philosophiques, c'est-à-dire textuelles.

Or, si l'on en croit l'apport grec, cette condition humaine est « tragique ». Mais cette conception **tragique** n'est plus la nôtre. L'anthropologie grecque nous vient des confins de l'Himalaya. Le « fatum », cette nécessité, cette « ananké » qui pèse inexorablement sur le destin de l'homme, ce n'est pas le destin de l'homme chrétien. Pour le chrétien, la vie est une aventure à haut risque, mais ce risque, Dieu le partage avec lui.

La condition humaine dans le monde chrétien est dramatique. Ce drame est joué et rejoué éternellement dès lors que la destinée éternelle de l'âme humaine se joue. Elle est formulée dans les termes théologiques de la damnation ou de la rédemption et elle engage le tout de l'homme, corps, âme esprit et son adhésion libre à ce qu'on appelle le « mal ». « Choisis la vie », tel est la proposition divine, toujours proposée quel que soit l'état de l'homme. « Choisis la vie », autrement dit : « choisis-moi » ! Car le Dieu des chrétiens est un Dieu vivant.

Voilà qui engage les conceptions plus anciennes, dont le monde chrétien, greffé sur un monde religieux qui lui préexiste, est peu ou prou encore tributaires, (et parfois héritier). D'où l'exigence d'examen de ces anthropologies : à commencer par ce qu'on peut appeler les « topiques de l'âme ». Car de la manière dont nous entendons le rapport de l'âme et du corps dépend la manière dont nous allons considérer ce corps.

Platon disqualifie le monde sensible, et donc le corps. Tandis que pour Aristote, quand l'homme existe, il est soit *politikos*, soit *cyclopeos*, soit il est « humain », soit il est une brute. Le paradigme anthropologique d'Aristote inscrit l'homme d'emblée comme un être politique et social. La vie proprement humaine, c'est la vie de l'intelligence.

C'est ce que dira saint Thomas d'emblée, et il posera la question de la vie humaine comme vie de l'intelligence (contrairement à Platon, qui a essayer lui, de fonder en raison la vie de sagesse ou de vertus contre la vie de plaisir).

« Anthropologique » vient du grec *anthropos* qui signifie « homme », mais la Grèce dispose de trois mots pour parler de l'homme... *Brotos* signifie l'homme en tant que mortel (on dit aussi *thnetos*, à partir d'une autre racine qui signifie mourir) ; *aner* signifie l'homme viril, et *anthropos*, que nous avons retenu, signifie l'homme dans son humanité d'être social, et donc la tragédie de ses rapports avec les autres hommes. Les grands tragiques vont penser l'homme dans une tension entre l'humain et le surhumain.

L'anthropologie chrétienne n'a rien de tragique, mais elle est dramatique. Ce drame, Jésus le vit dans sa Passion. En lui, le destin tragique de l'homme s'accomplit dans sa Passion.

L'apport de Rome, c'est évidemment par Cicéron et la grande rhétorique. Et la question de la loi, naturelle en particulier. Platon connaissait la loi naturelle, mais il ne connaissait que la loi naturelle ; Cicéron quant à lui connaît une loi éternelle, ni conçue par les cerveaux humains, ni sanctionnée par un décret des peuples, mais qui existe depuis toujours. Par cette loi, la sagesse gouverne le monde. C'est

d'elle que toutes les autres lois découlent. Le rhéteur romain conçoit une trichotomie de la norme sociale qui divise celle-ci en loi divine, en loi du sage et en décrets des peuples. Décrets qui ne peuvent être considérés comme des lois que s'ils suivent la norme de la nature qui est la loi du sage. Exit les droits coutumiers dont Antigone est l'éternelle exaltée. Mais on oubliera ensuite les bases posées par le rhéteur romain.

La littérature organise en quelque sorte la question. En particulier le XVII<sup>ème</sup> siècle, le fameux siècle classique, qui renoue avec la tragédie, mais qui en réinvente les grandes questions. On associe bien sûr la tragédie à la passion et à la fatalité. En réalité, si l'on regarde bien, c'est de politique qu'il s'agit : on a d'un côté l'histoire romaine de la souveraineté, de l'autre, en creux, l'histoire biblique de la servitude et des exils.

Les tragédies historiques de Racine sont des tragédies du droit et du roi, essentiellement centrées sur le problème de l'usurpateur et de la déchéance, de l'assassinat du roi, et de cette naissance d'un être nouveau que constitue le couronnement d'un roi.

*Comment un individu peut-il recevoir par la violence, l'intrigue, le meurtre et la guerre une puissance publique qui doit faire régner la paix, la justice, l'ordre et le bonheur ? Comment l'illégitimité peut-elle produire la loi ?*

La tragédie de Shakespeare s'acharne sur cette plaie, sur cette espèce de blessure répétée que porte au corps la royauté, dès lors qu'il y a mort violente des rois et avènement des souverains illégitimes.

La tragédie racinienne, par un de ses axes au moins, est une sorte de cérémonie, de rituel de remémorisation des problèmes du droit public. Il y a une sorte d'appartenance essentielle entre la tragédie et le droit.

C'est ce qu'Eschyle faisait apparaître déjà<sup>5</sup>.

Disons que ce que ces représentations font apparaître, c'est un « impensé » de la pensée grecque. Concernant l'origine de la loi, et celle de la société.

Notre histoire anthropologique implique une tension entre l'homme, en tant qu'il est une conscience qui affronte sa situation dans le monde, et se pense, et l'homme en tant qu'il est un être social. Ces deux pôles de sa condition sont entremêlés. Et notre histoire philosophique

Rien n'est évidemment plus difficile que de suivre le travail de cette anthropologie mais rien n'interdit d'essayer de suivre quelques fils constitutifs, pour autant qu'on puisse les distinguer.

L'un de ces « fils » qui tisse cette histoire va d'Augustin à Pascal.

## 2 D'Augustin à Pascal

Augustin inaugure une lignée anthropologique et philosophique qui postule l'idée d'un *esprit en profondeur*, d'un esprit replié dans l'intimité de soi, touché par une sorte d'inconscience, et qui peut développer ses potentialités par l'approfondissement de soi.

Montaigne s'inscrit dans cette lignée qui s'interroge sur les questions existentielles qui structurent l'émergence du « moi », et donc qui affrontent la question de la mort. Comme Hobbes, il voyait dans la présomption la source de nos misères. Il oscille continuellement entre ne jamais penser à la mort ou y penser toujours, et il trouve une solution à laquelle il donne un nom : le « nonchaloir ». Mais Montaigne n'a pas plus que les Anciens l'idée de « soulager » la condition humaine, encore moins de la transformer.

De cette lignée de penseurs qui affrontent les questions dites existentielles, les questions liées à l'humaine condition, Pascal est le dernier grand représentant. Il assume et répercute cette idée des Anciens selon laquelle les hommes vivaient et agissaient selon les mouvements dans lesquels la condition humaine nous entraîne : entre la descente vers la bête et la montée vers le dieu ou le divin.

Mais, chrétien converti, Pascal voit bien plus loin qu'Aristote, il pense cette oscillation entre ces deux pôles en termes de déchirement. Et plus que toute autre, il voit aussi le caractère dérisoire de la « vaine gloire ». Il ajoutera un nouveau terme à la condition humaine: le divertissement.

La première grande rupture, c'est Descartes qui l'inaugure. Il va ouvrir une nouvelle manière d'aborder la question du « moi » même, en la « repiquant » sur le plan de la pure philosophie rationaliste et du même coup, il va rendre inintelligible la question de l'âme. Descartes va s'attaquer à l'un des pôles de notre anthropologie lorsqu'elle affronte la question de la mort mais il va rendre le rapport de l'âme et du corps totalement inintelligible en restaurant l'idée d'un dualisme foncier entre un esprit réduit à la « pensée », et un corps liée à l'étendue (et donc décharnalise).

---

<sup>5</sup> Voir d'Ismail Kadaré, *Eschyle ou le grand perdant*.

L'apport de Spinoza n'a rien de négligeable. Il va retrouver les données du stoïcisme et introduira un monde où le hasard n'a plus aucune part. Il redonne à l'« ananké » des grecs un nouveau souffle, sans la grandeur tragique.

La protestation kantienne apporte une idée nouvelle : l'homme est un « *habitant de la terre qui est inscrit par sa sensibilité et sa raison dans des relations empiriquement nécessaires avec les êtres du monde*<sup>6</sup> ». Mais elle réinscrit l'anthropologie dans l'ordre du fait, et les relations des hommes entre eux comme La Fontaine le montrait avec peu de profondeur mais beaucoup de perspicacité.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le recentrage du savoir se fait autour de la valeur terrestre de l'utilité et s'autorise d'un discours anthropologique nouveau, résultat de l'acclimatation en France du discours Lockien auquel Kant donnera le nom d'*empirisme*.

L'épistémologie nouvelle, inaugurée par Descartes va désormais s'imposer : elle prétend marquer les « bornes de l'esprit humain », à partir de l'analyse de la genèse fonctionnelle des facultés de l'esprit. Hume en constitue l'un des représentants les plus éminents (deux traités sur l'entendement).

On est désormais bien éloigné de Pascal et de sa thèse philosophique essentielle : la condition humaine est inintelligible si on ne prend pas en considération la grandeur et de la misère de cette condition. Grandeur par la Raison qui donne à l'homme un statut au delà de toute animalité, misère par les passions qui l'entraînent à plus de cruauté qu'en montre la brute.

Désormais tout est prêt pour accueillir le grand rationalisme, celui des Lumières, qui fait passer la question de l'homme du paradigme anthropologique à celui plus strictement philosophique. Les hommes des Lumières sont hantés par la question de l'homme en tant qu'il est un être social et politique.

L'histoire de notre « science politique » est complexe, et elle est marquée d'une rupture entre la science politique ancienne, celle d'Aristote et de Platon, et la science politique moderne, caractérisée par deux étapes.

La première étape est celle de Montesquieu dont nous tenons l'essentiel. Il fournit les instruments de ce qui deviendra les sciences sociales et il va très largement contribuer à nous faire concevoir la vie politique comme une mécanique des pouvoirs. Il discrédite la science politique ancienne en l'enfermant dans les limites de la cité et souligne qu'elle est incapable de saisir le phénomène politique propre à l'Europe moderne.

Comme la nature humaine, on ne peut faire dériver l'idée de Loi, ni même de Droit. Entre la Bible, qui l'inaugure avec la haute figure prophétique de Moïse et les Lois de Platon, ou la République, il y a un abîme.

Cet abîme, on a commencé à le combler à compter du XVIII<sup>e</sup> avec les théories du contrat social... Ce sont elles – et Rousseau en particulier – qui portent le coup de grâce à la distinction et la solidarité organique entre nature et condition humaine.

Rousseau fait de la question de *l'essence de l'homme* le pivot de tout son édifice philosophique. Le *Discours sur l'inégalité* s'ouvre sur un énoncé fracassant : « La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme ». Il décline tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'homme (parce que connaissances empiriques) et avec la vanité qui lui est caractéristique, il se prétend inaugural (comme pour *les Confessions*) : « C'est de l'homme que j'ai à parler... ». Et il propose une genèse symbolique qui découle d'une origine fictive – une nature humaine réinventée – vers la condition humaine actuelle.

En réalité il est impossible d'induire cette origine, – elle fait l'objet d'une révélation dans un livre qu'on appelle la *Genèse*. On ne peut qu'en faire une hypothèse. Et c'est la fiction de *l'état de nature* qui va remplacer la notion de « nature humaine ». Et c'est cette hypothèse de type anthropologique d'un état de nature supposé qui va fonder les théories du politique (comme celle de Hobbes ou de Locke).

L'histoire selon Rousseau se conçoit alors comme une dérive qui éloigne l'espèce humaine de son état primitif, supposé originel et bon, mais perverti par société. C'est ainsi que l'on voit naître la propriété<sup>7</sup>, les langues, les premières sociétés, le pouvoir, l'exploitation, le luxe, l'esclavage, etc...

Platon dans *la République* procède comme Rousseau à la genèse symbolique de la société. Mais il le fait encore avec honnêteté<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> *L'anthropologie d'un point de vue pragmatique* publié en 1798.

<sup>7</sup> « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire, ceci est à moi... »

<sup>8</sup> Voir Marion Duvauchel, Saint Augustin et l'idée de société (Pourquoi les hommes se constituent-ils en société ? la réponse de saint Augustin dans la cité de Dieu ). J'y examine aussi la réponse de Platon, au livre II de *la République*. On trouve par ailleurs sur le site de l'ISC la vidéo de la conférence sur cette question de la sociogenèse platonicienne.

Toute l'anthropologie philosophique de Rousseau se structure autour de la thèse supposée d'une essence de l'homme tenue pour origine à partir de laquelle il déploie une histoire généalogique de l'homme, histoire parfaitement imaginaire.

L'homme observable « le bourgeois », nous masquerait ainsi l'homme authentique, l'homme naturel, clé de la connaissance de tout ce qui est humain. Et tant que nous ne le connaissons pas, c'est en vain que nous voudrions déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. C'est ainsi que se pose la question de la Loi.

Le législateur est un impensé de la pensée philosophique grecque. Le paradigme rousseauiste est très loin de celui de la Grèce antique qui se décline soit selon Platon, soit selon Aristote.

L'avènement des sciences de la nature va très largement contribuer à défaire ce qui restait d'une anthropologie marquée par la confluence de ces trois cultures. A compter du XVIII<sup>e</sup> siècle l'anthropologie commence à se constituer comme « science » - autonome à la fois vis-à-vis de la pensée philosophique comme des sciences naturelles.

Elle va évoluer cependant dans le paradigme naturaliste<sup>9</sup> qui va non seulement ruiner le paradigme chrétien – dont la ruine est consommée aujourd'hui –, mais qui va également écarter le paradigme philosophique. Il va continuer sa route dans les sciences politiques où il va disparaître apparemment, mais en continuant de les animer secrètement. C'est ainsi que l'analyse des sociétés va se faire selon le modèle de sociétés animales, comme les fourmis ou les loups. Les hommes vont chercher dans le comportement animal des réponses aux questions liées à la violence intra-humaine.

Le deuxième moment de naissance de la politique moderne est marqué par trois noms : Machiavel, Hobbes et Rousseau<sup>10</sup>. Il faudrait sans doute ajouter Locke.

La question qui va hanter la science politique dans son deuxième moment est celle de l'unité des pouvoirs : religieux et politique.

La question de la dualité des deux cités, héritage d'Augustin, théoricien pourtant de la dualité du spirituel et du temporel, sera progressivement écartée pour fonder l'unité politique essentiellement dans le politique, c'est-à-dire dans l'Etat. Le problème du peuple disparaîtra progressivement, au fur et à mesure que les nations apparaîtront dans l'histoire. La question des rapports du politique et du religieux se posera de plus en plus par le refoulement du religieux d'une part, et par la question de la violence comme quasiment constitutive de la question du politique. Alors que pour les Anciens, l'horizon de la vie politique, c'était le bien commun, et l'amitié civile.

## II CE QUE DIT NOTRE ANTHROPOLOGIE

Il y a une mythologie que l'imaginaire humain fabrique, et il y a une mythologie qui vient d'une *inspiration* divine. Elle contrarie l'imaginaire. La Bible contrarie l'imaginaire.

La difficulté de notre anthropologie, c'est qu'elle s'est élaborée à partir de ces trois cultures (grecque, latine et sémite), et que ce sont les catégories de la Grèce et même de Rome qui progressivement ont pris le pas sur celles de la Révélation, en particulier à compter de l'exégèse allemande. Un travail d'ampleur est encore à entreprendre...

### 1 La Genèse ou les principes d'intelligibilité de la nature humaine

La première contrariété, est liée à l'élément disons « temporel ». Ce qui est décrit dans la Genèse, plutôt que l'origine de l'homme, ce sont les principes d'humanité qui font qu'il y a de l'homme. Et ce principe contrarie l'idéologie moderne, et le contrarie furieusement.

Elle contrarie d'abord le paradigme naturaliste qui veut que l'homme soit un animal. Or, l'homme ne peut pas venir d'une évolution biologique parce qu'alors on serait des animaux perfectionnés. Et l'homme n'est pas un animal perfectionné !

---

<sup>9</sup> Buffon définit l'anthropologie dans son *Traité des variations de l'espèce humaine* (1749) comme l'équivalent de l'« Histoire naturelle de l'Homme ». Diderot en propose une définition encore plus étroite en en faisant un équivalent de l'anatomie

<sup>10</sup> Voir Pierre Manent, *Naissances de la politique moderne : Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Payot, 1977. Mais aussi, les *Métamorphoses de la cité*, Flammarion. Voir aussi Marion Duvauchel, *saint Augustin et l'idée de société*, Librim, à paraître en 2014.

Elle contrarie ensuite le nouveau paradigme de la théorie du genre qui prétend en finir avec la différenciation sexuelle.

La Bible donne non pas des processus de description, mais des principes d'intelligibilité : elle fournit des images qui donnent une clé d'intelligibilité de ce que nous sommes. Ce principe d'intelligibilité implique une notion qui a disparue de l'anthropologie moderne : c'est l'idée d'une nature humaine.

L'imaginaire moderne développe une conception de l'homme comme un « collectif ». Nos sociétés, nos groupes sociaux sont des collectifs. Ce qui signifie tout simplement que nos sociétés pensent l'homme sur le modèle des sociétés animales. D'où cette puissance de la vie collective, la socialisation forcenée, et souvent destructrice d'humanité. Elle formate des hommes capables de vivre comme des fourmis dans des sociétés esclavagistes, mais elle ne forme pas des hommes. Pour être un homme, il faut entrer dans un monde tout à fait particulier, un monde de la « parole », non pas du langage, mais de la parole.

Or, La nature humaine n'est pas un collectif, du moins si l'on admet notre héritage sémitique. Elle ce qu'on appelle « participée », elle est un universel. Ça ne s'ajoute pas.

Ce qui nous forme, c'est une donnée primitive que l'on va participer de manière différenciée. Ni individuel, ni collectif, mais universel pour l'homme. Cet universel ne dépend pas de la façon dont on le met en l'œuvre. N'importe quel homme participe de la même manière à la nature humaine qui participe à la dignité de chaque être.

C'est cela qui fonde notre humanité, notre être ensemble. C'est cela qui est « signifié » dans le grand texte fondateur de notre mythologie de la nature humaine, la Genèse. Ce qui nous est donné, nous est donné comme puissance d'humanité pour être mis en acte.

Et évidemment c'est cela aussi qui a été abîmé.

Pour devenir ce que nous sommes, des données nous sont offertes. C'est ce qui est figuré dans le jardin, qui décrit ce qu'on peut appeler une *épistémé*.

Le jardin est un lieu clos. On peut entrer et sortir. Pourquoi une clôture ?

Parce que cela introduit une *différenciation* entre le jardin, et hors du jardin. Le jardin a une structure, c'est proprement humain, et on se sert de cette image pour que l'homme puisse y exister. Cette figure du jardin est une condition d'existence de l'homme.

Le façonnement (Adam est façonné de la adamah, comme les animaux) n'est pas suffisant pour faire de l'homme, c'est suffisant pour faire de l'animal (on peut programmer). Mais pour qu'il y ait de l'homme il faut autre chose, il faut que l'homme prenne le gouvernement de ses déterminations, c'est la condition *sine qua non* pour la naissance d'un être potentiellement libre. Pour naître à la liberté il faut gouverner ses déterminations, pas les détruire. Et l'une des déterminations, c'est le caractère sexué, et les déterminations biologiques. Les animaux déroulent leur propre programme biologique, ce qui les détermine, c'est leur instinct.

Mais pas l'homme.

L'homme n'est pas *déterminé* dans son action. Il obéit à ses programmes mais il peut gouverner une grande partie de son être.

Dans le jardin, on raconte une histoire qui explique que l'homme ne peut pas vivre dans l'immensité, il a besoin de cadres référentiels pour comprendre quelque chose. On ne peut pas expérimenter globalement. C'est la condition de la connaissance. L'homme ne se réfugie pas dans un jardin, Dieu l'y place pour qu'il observe, contemple donc.

Mais le jardin est une figure de l'homme lui-même, on a quelque chose à travailler dans notre nature qui est figurée à l'extérieur, mais comme une donnée à parfaire.

*On a donc d'emblée des données anthropologiques.*

Le jardin est carré, parce que le carré est construit, le cercle est la figure naturelle de l'horizon. Le carré dit la rationalité. Ça n'existe pas dans la nature tel quel. Un carré, il faut mesurer des angles. La condition d'exercice de la rationalité. Le cercle figure l'indéterminé, on ne peut pas penser dans l'immense, dans l'infini. Dès qu'il y a un infini, on ne peut plus calculer. L'homme ne peut penser que dans un repère et il y a un repère fondamental à l'homme, c'est l'arbre. Il fait le lien entre le ciel et la terre. C'est la figure de la manière dont nous établissons le rapport entre le monde visible et le monde intelligible (qui est invisible, mais se distingue de l'invisible divin). C'est la fonction symbolique, tout arbre montre ce que c'est que le symbole, et donc au fondement de toute connaissance, il y a une analogie, mais il a aussi la forme du carré, la forme même de la raison. On connaît comme un arbre pousse, avec des embranchements. L'arbre fournit une image de la connaissance.

*La Genèse dit donc quelque chose de précis : que l'homme est fait pour penser !*

Le jardin permet et fait fonctionner, cette connaissance humaine.

Si on renonce à dire que l'homme est créé par Dieu, on entre dans les disputes insolubles d'estimation les uns des autres.

Mais cette nature humaine a été abîmée par la faute d'Adam et Eve.

Toute l'anthropologie chrétienne se déploie alors dans une succession d'alliances qui sont comme autant d'interventions divines destinées à réparer progressivement à travers une rude pédagogie ce qui a été gâché. Et ce sont autant de différenciations...

## **2 Les alliances : la première différenciation**

Pascal rappelait tout simplement que la Bible proposait une « nouvelle programmation », qui s'oppose aux programmations animales de l'homme déchu.

Ces programmations animales, pour les comprendre, il nous faut remonter jusque Noé et ce qui y est décrit figurativement : l'intégration du monde animal, la juste intégration, sans refoulement ni répression.

Cette première alliance rappelle un fondement de notre anthropologie : *L'homme n'est pas un animal, c'est le monde animal qui est en lui*. Autrement dit, c'est en parfaite contradiction avec le paradigme naturaliste qui s'est massivement imposé depuis les darwinismes divers.

Dans cette perspective la question est la suivante : comment intégrer – et non refouler, ni brimer, ni réprimer furieusement – ces pulsions psychobiologiques que les animaux figurent en dehors de nous, mais qui sont aussi en nous.

C'est la première différenciation centrale pour que l'homme soit homme, l'intégration des puissances psychobiologiques figurées par les animaux.

La seconde différenciation essentielle – fragile, comme toute différenciation – c'est la différenciation sexuelle. L'homme naît sexué, masculin ou féminin, et cette différenciation est bonne.

Conscientes de la fragilité de cette différenciation dans la nature humaine même, toutes les sociétés ont défini des conduites associées à la féminité ou à la masculinité. Dans cet effort, elles ont souvent été arbitraires, maladroitement, injustes et souvent rigides. Il n'y a rien de révoltant à ce que les femmes cherchent à échapper de cette emprise sociale, mais le faire en reniant cette différenciation dans leur être même est une nouvelle violence, le pendant de la violence réellement exercée sur les femmes, et dont l'islam continue de se faire le prosélyte insensé.

C'est *dans la nature humaine* invisiblement que cette différenciation doit se faire, et ensuite se manifester dans le monde visible. La circoncision en est le signe.

La quatrième alliance est celle que Dieu fait avec Jacob, destiné à être la racine d'un peuple. Car dans l'expérience juive – mais aussi chrétienne – le peuple est réalisé comme peuple précisément par cette succession d'opérations, qu'on appelle des « alliances ».

Moïse en est le principal artisan (mais pas le seul). Il est celui qui engendre le peuple à la Loi, à la Loi divine, qui est aussi une « structure ».

Les philosophies du politique ont fait progressivement disparaître tout ancrage anthropologique de leur pensée. Elles ont fait du droit, de la loi, des abstractions pures : des idoles...

## **Conclusion**

L'anthropologie grecque est aux antipodes de la pensée qui s'exprime dès les premières lignes de la Genèse. Il était bien tentant de faire l'impasse sur ce texte incommode du commencement. Tout ayant perdu son sens se serait dissous dans les jeux des lumières et les ombres de la caverne platonicienne. Rien ne serait resté, de la croix du Christ, de la valeur des êtres de chair et de sang que Dieu a aimé au point de s'incarner.

La réponse du christianisme était cohérente, c'est celle du texte révélé formulé sous le concept de « chute », autrement dit d'une catastrophe métaphysique qui aurait endommagé gravement la « nature humaine », et en aurait altéré la « condition ». La souffrance, la maladie et la mort, qui ne faisaient pas partie du programme initial (devenu inimaginable) sont entrées dans le monde, c'est-à-dire dans la condition humaine.

Le monde n'est pas le produit d'un sombre conflit d'éléments mus par le hasard, concession à la mathématique des jeux et de la sombre nécessité des vieux mythes babylo-helléniques, le monde est le lieu de la liberté, lieu d'émergence, lieu de développement de la liberté humaine, dans la création, dans



l'histoire, et dans le monde humain, famille, cité, unités organiques différentes telles qu'elles apparaissent dans les climats et lieux historiques.

La réponse du christianisme à la théorie du genre ne peut pas se ramener seulement à des offensives colorées politiquement. Elle doit se placer d'emblée sur le plan de l'anthropologie et elle doit montrer que le mariage n'est pas une affaire d'ordre social, ni même de valeurs, mais que c'est la différenciation sexuelle même qui serait détruite. La conséquence, c'est qu'alors serait brouillé ce qui est donné dans le visible comme la figure invisible de la présence divine.

Disparaîtrait alors une différenciation fondatrice de toute possibilité de connaissance, et de la plus haute des connaissances : celle de Dieu.

## ANNEXE A

### Extrait de la convention interministérielle pour l'égalité fille-garçon dans le système éducatif.

En février 2013, le ministère de l'éducation nationale et cinq autres ministères ont co-signé la convention interministérielle pour l'égalité fille-garçon dans le système éducatif. Convention 2013-2018 qui s'est mise au travail et qui a fixé un cadre d'action pour mettre fin à cette situation.

Voici le texte qui a aujourd'hui disparu du site gouvernemental

*Les actions qu'elle prévoit (la Convention) seront déclinées annuellement autour de trois priorités : acquérir et transmettre une culture de l'égalité entre les sexes ; renforcer l'éducation au respect mutuel et à l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes ; s'engager pour une mixité plus forte des filières de formation et à tous les niveaux d'études*

#### **Mesure 4 : Éducation au respect mutuel, notamment dans les séances d'éducation à la sexualité.**

##### **Action 1 : Mise en place d'un groupe de travail sur l'éducation à la sexualité en milieu scolaire**

*Un groupe de travail rassemblant des membres de l'inspection générale de l'éducation nationale, des personnels de l'éducation nationale, des représentants de parents d'élèves, des organisations lycéennes, d'associations ainsi que l'institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes), sera réuni au cours de quatre séances qui se dérouleront entre octobre et décembre 2012. Les collectivités territoriales (**association des maires de France et assemblée des départements de France**) seront également associées.*

*L'objectif est de relancer le dispositif d'éducation à la sexualité afin d'améliorer la mise en œuvre effective des séances prévues dans le code de l'éducation (article 312-13).*

*Plusieurs axes de travail sont d'ores et déjà arrêtés :*

- *lancement d'une enquête sur un échantillon représentatif d'établissements publics locaux d'enseignement (Eple) sur la mise en œuvre de **l'éducation à la sexualité et de l'égalité filles-garçons dans le cadre des comités d'éducation à la santé et à la citoyenneté***
- *élaboration d'une charte nationale d'intervention en milieu scolaire*
- *au lycée : détermination d'actions spécifiques adaptées au public adolescent (**prévention des grossesses précoces non désirées, relations garçon-fille, etc**)*

*À l'issue des travaux de ces groupes qui concerneront le premier et le second degré un plan d'actions sera arrêté. Une réunion des référents académiques "Éducation à la sexualité" et "égalité" se tiendra dans le courant du premier trimestre 2013 pour diffuser et accompagner ces orientations.*

##### **Action 2 : Consolidation des partenariats Deux conventions sont en cours :**

- *la première avec le mouvement français pour le planning familial*
- *la seconde avec l'association Action et documentation santé pour l'éducation nationale (prévention santé de **la mutuelle générale de l'éducation nationale**)*

*Ces associations proposent des interventions dans les établissements scolaires et fournissent des ressources documentaires. Le planning familial dispose d'un réseau permettant d'accueillir les jeunes qui en ont besoin.*

##### **Action 3 : Développer dans le cadre des plans académiques et des plans départementaux la formation d'équipes pluridisciplinaires en y associant les associations compétentes**

*De telles formations existent déjà dans certaines académies. L'objectif est de diffuser **ces bonnes pratiques** afin d'élargir le nombre de personnes formées susceptibles d'intervenir dans les établissements. Un état des lieux des formations organisées en 2012-2013 sera réalisé.*

##### **Action 4 : Constitution d'espaces et de groupes de paroles filles-garçons dans les établissements**

*À l'issue des travaux du groupe de travail sur la mise en œuvre de l'éducation à la sexualité, des orientations seront transmises aux académies dans lesquelles cette mise en place de groupes de parole sera intégrée.*

**Action 5 : Diffusion des résultats de la future enquête de victimation 2012-2013**

*Ces résultats seront communiqués aux référents éducation à la sexualité et égalité afin qu'ils aient une vision nationale des phénomènes de violences sexistes et à caractère sexuel.*

**Remarques :**

*Les violences sexistes seront bien difficiles à identifier, surtout dans ce cadre nouveau où tout enseignant qui ne se soumettrait pas à cette propagande nouvelle serait en butte à des dénonciations. Quant aux violences sexuelles, passons sur le chapitre du viol, de la tournante et autres équipées sauvages.*

*C'est la mise en place d'un formidable système d'encadrement totalitaire de la sexualité de nos enfants et de nos jeunes. Avec les plannings familiaux, qui ne sont pas des modèles du respect de la vie, que l'on sache.*

*En l'occurrence, il s'agit bien non de l'introduction de la théorie du genre, mais de son application pratique, et ce, dès les plus petites classes.*